

UGC PRÉSENTE

NOÉMIE
MERLANT

NAOMI
AMARGER

SANDRINE
BONNAIRE

CLOTILDE
COURAU

ZINEDINE
SOUALEM

le ciel attendra

UN FILM DE
MARIE-CASTILLE MENTION-SCHAAR

Durée : 1h40

SORTIE LE LE 5 OCTOBRE 2016

Sonia, 17 ans, a failli commettre l'irréparable pour «garantir» à sa famille une place au paradis. Mélanie, 16 ans, vit avec sa mère, aime l'école et ses copines, joue du violoncelle et veut changer le monde. Elle tombe amoureuse d'un «prince» sur internet. Elles pourraient s'appeler Anaïs, Manon, Leila ou Clara, et comme elles croiser un jour la route de l'embrigadement... Pourraient-elles en revenir ?

DISTRIBUTION
UGC DISTRIBUTION

24, AVENUE CHARLES DE GAULLE
92200 NEUILLY-SUR-SEINE
tél. : 01 46 40 46 89



© 2015 WILLOW FILMS - UGC IMAGES - FRANCE 2 CINÉMA

PRESSE
JOUR J COMMUNICATION

MICHÈLE SEBBAG
tél. : 01 53 93 23 72
michelesebbag@jourjcommunication.fr



On sent une urgence de tourner LE CIEL ATTENDRA. D'où est venue l'impulsion ?

Le film est venu presque par effraction. J'avais écrit un autre scénario. J'étais déjà en casting. Un jour je lis et découpe un article sur un frère parti à la recherche de sa sœur en Syrie. L'histoire me passionne. Je le garde sur moi dans mon sac. Emilie Frèche, que j'ai rencontrée lors de la sortie du film LES HÉRITIERS poste sur Instagram un article sur un père à la recherche de sa fille partie en Syrie. On s'appelle, on évoque l'idée d'écrire ensemble à partir de cette histoire. Je commence à rencontrer plusieurs journalistes qui couvrent le sujet. Je rencontre ce frère parti sur les traces de sa sœur. Il est le premier à me parler de Dounia Bouzar. Il a trouvé chez elle une écoute, un soutien dans l'océan de solitude où lui et sa famille ont été plongés. Son nom revient souvent au fil de mes « interviews ». Je la contacte. Après une certaine réticence, elle accepte que j'intègre son équipe et que les suive partout en France où la radicalisation les appelle. Je découvre la réalité, le processus de l'embrigadement. Et surtout je mets des visages sur ces histoires enracinées dans le virtuel et la toile. Je découvre enfin l'espoir possible à l'issue des séances de « désembrigadement ». J'ai mis de côté le film que j'étais en train de préparer. Et j'ai foncé dans l'écriture avec Emilie, puis dans le financement de celui-ci. Ça ne pouvait pas attendre.

Le tournage a commencé le lundi 15 novembre 2015...

Un hasard terrible du calendrier. J'ai vraiment passé le week-end en me demandant s'il ne fallait pas que j'annule tout. On était tous complètement bouleversés de faire ce film qui cherche à explorer l'intimité de deux jeunes filles qui ont, ou vont, basculer dans le fanatisme, au moment

où la France était à nouveau massivement atteinte dans sa chair. Comprendre n'est en rien excuser. Mais il devenait encore plus urgent pour moi d'essayer de comprendre.

Vous avez fait un gros travail d'enquête avant de commencer à écrire le premier mot du scénario...

Oui, parce que pour écrire ne serait-ce qu'une phrase sur ce sujet, il fallait partir de la vérité. Mon film est une fiction mais tous les personnages de parents et d'adolescentes concernés par le sujet sont le reflet de ceux que j'ai rencontrés, que j'ai écoutés.

Les deux personnages principaux sont la somme de plusieurs jeunes filles.

J'ai aussi regardé des heures de vidéos de propagande. Certaines d'une violence absolue. Insoutenable. Elles étaient nécessaires pour que je comprenne la force de l'emprise que les rabatteurs avaient eu sur les adolescentes que j'écoutais parler. C'est rationnellement impossible de concevoir comment on peut « rigoler » devant une vidéo où des djihadistes jouent au football avec des têtes coupées. C'est pourtant ce qui était arrivé à certaines. C'est dire jusqu'à quel point leur tête et leur cœur avaient été déconnectés !

Pourquoi Dounia Bouzar ? Il y a d'autres personnes qui travaillent sur le sujet...

Bien sûr. Mais c'est la seule dont on m'a parlé au moment

où j'ai commencé mes investigations. Que ce soit auprès des journalistes ou des familles.

Je rappelle aussi qu'elle était avec la création du Centre de Prévention, de Déradicalisation et de Suivi Individuel (CPDSI) mandatée

par le gouvernement. En la suivant pendant toutes ces semaines, j'ai découvert une femme totalement impliquée, je dirais même dévouée aux drames humains qu'elle partage quasiment 24h/24 avec les jeunes qu'elle suit et aussi avec les parents. J'ai vu à quel point elle peut être ulcérée quand elle sent une adolescente en danger et potentiellement sur le départ. Je l'ai vue répondre à des mamans à 2 heures du matin et leur parler le temps qu'il fallait pour les apaiser ou les rassurer. J'ai le plus grand respect pour cette femme qui a mis sa vie, sa sécurité entre parenthèses avec comme principale conséquence six anges gardiens qui la protègent tant elles sont menacées.

Je n'en connais pas d'autres dans cette situation.

Etant donné votre exigence de vérité, pourquoi ne pas avoir choisi de tourner un documentaire ?

Parce que c'est juste impossible. On ne peut pas suivre avec une caméra une adolescente qui est dans la dissimulation vis-à-vis de ses parents, de son école, de

« Le film parle de ce moment tellement fragile qu'est l'adolescence, où l'on a soif de pureté et d'engagement, et où l'on passe si violemment d'un extrême à l'autre, de l'exaltation à la dépression »

ses amis ! On ne peut pas saisir le moment où un rabatteur va « harponner » une ado dans l'intimité de sa chambre via son Facebook, son Instagram. Cela ne peut être que recréé. Quant à filmer une jeune fille qui est dans cette zone grise qu'est la déradicalisation, quand on sait comment elles rejettent, parfois violemment à ce stade de leur vie, tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à la presse, aux médias, au cinéma, au divertissement...

Qu'avez-vous découvert en rencontrant tous ces jeunes gens et notamment les filles ?

Comme beaucoup, je supposais que l'embrigadement se concentrait dans les quartiers, et concernait majoritairement des familles musulmanes. Je croyais - croyance largement partagée - qu'il fallait être très exclu ou très fragile, pour éprouver la tentation de rejoindre Daech. Ces profils existent mais ils sont loin de représenter la majorité. En France, plus de la moitié des jeunes filles embrigadées sont des converties, issues de la classe moyenne, voire supérieure. Des enfants qui ont été entourés, choyés, mais qui vivent en même temps dans une société qui a beaucoup de mal à faire de la place à la jeunesse et à leurs rêves. Quelles sont les utopies qui nous meuvent, aujourd'hui ? A quoi peut-on encore adhérer ?

Précisément, comment la jeune adulte partie rejoindre Daech et qui en est revenue, vous a-t-elle aidée ?

Elle-même était passée par tout le processus de radicalisation, et avait vécu le moment où la religion devient fanatisme. Je ne peux pas en dire plus car il ne faut pas qu'elle soit reconnaissable. Elle a travaillé avec nous sur le film, sur toutes sortes de détails centraux qui vont du vocabulaire utilisé dans les conversations de « séduction », d'intimidation, de harcèlement, mais aussi, à la gestuelle, aux vêtements ou tenues appropriées lorsqu'on est dans la dissimulation ou dans la radicalisation. C'était très précieux. Elle m'a aidée pour certains dialogues, mais aussi pour cerner la justesse des attitudes et des comportements. C'est elle par exemple qui m'a parlé des ablutions avec une pierre et que j'ai mis dans une séquence du film. Quand elle était dans les prisons de Daech, elle n'avait pas d'eau. Un gardien lui avait donné une petite pierre qui est autorisée à remplacer l'eau dans les situations extrêmes. Il lui est arrivé de me dire en quoi un dialogue dans une

scène ne lui semblait pas juste. Elle a aidé Naomi Amarger et Noémie Merlant, mes deux jeunes actrices, à apprendre des prières, des incantations. Nous avons eu de très longues conversations passionnantes sur la foi. Sur la place de la foi, de Dieu dans sa vie. J'en ai nourri mes comédiennes comme elle l'a fait aussi avec elles.

Qu'est-ce qui vous a frappé dans tous les témoignages que vous avez recueillis avant le tournage ?

La sincérité de ces jeunes filles. Leur intelligence. Leur malaise. Le décalage qu'il y avait entre mes idées préconçues et la réalité. Elles sont sincères quand elles tombent amoureuses de cet « idéal » d'amour. Celui où on les met sur un piédestal. Un amour « pur », « vierge ». Elles sont sincères quand elles veulent « sauver le monde », sauver les enfants qui sont abandonnés par le monde occidental. Elles sont émouvantes dans leurs aveux de faiblesse et dans leur souffrance. Elles s'en veulent souvent d'avoir été aussi naïves. Elles s'en veulent d'être tombées amoureuses d'un fantasme. Le chemin de la déradicalisation n'est pas linéaire. Il y a des allers et retours. Elles arrivent à une séance du « club des rescapées » en jean et t-shirt, les cheveux détachés, maquillées. Et puis un mois plus



tard elles sont à nouveau en jilbab*. Et là où elles étaient apaisées, elles deviennent hystériques. Les sables sont mouvants. J'essayais de capter leurs contradictions, leur difficulté à « revenir », leur besoin de s'accrocher à leur foi et la violence que cela peut engendrer dans les rapports avec leurs parents qui ne veulent plus entendre parler de religion, de Dieu.

J'ai mis dans le film cette séquence qu'une jeune fille du

* Jilbab : vêtement couvrant et cachant les contours identitaires et ne laissant apparaître que le visage; il peut être porté avec des gants pour celles qui croient qu'on ne doit pas montrer ses mains. Il est issu des traditions pré-islamiques des tribus pachounes d'Afghanistan et a été sacralisé par les Wahabites rigoristes de l'Arabie Saoudite au début du 20ème siècle. Il n'a jamais été porté dans les autres pays traditionnellement musulmans (Maghreb ou Afrique noire, Asie) avant ces dernières années, et ceci depuis le début de l'avènement de l'islam au 7ème siècle

CPDSI avait racontée. Celle où son père en était venu à dégonder la porte de la salle de bains car il ne voulait pas qu'elle puisse y faire ses ablutions et ses prières. Cette privation d'intimité était très violente pour elle. En même temps, comment ne pas comprendre la position de ce père qui vit un véritable cauchemar.

Le film parle de ce moment tellement fragile qu'est l'adolescence, où l'on a soif de pureté et d'engagement, et où l'on passe si violemment d'un extrême à l'autre, de l'exaltation à la dépression. On est contre les profs, les parents, contre ce qui représente l'autorité. On conteste l'organisation de la société et sa fondamentale injustice. Ce n'est pas pour rien que les rabatteurs ciblent les adolescentes. C'est à cet âge-là qu'elles ont soif d'idéal le plus souvent.

La naïveté est-elle une condition *sine qua non* pour se faire pêcher par un rabatteur?

Pendant l'écriture du scénario, j'ai rencontré des psys pour essayer de savoir s'il existait malgré tout un profil type. Et bien non ! Oui souvent il peut y avoir à la base une relation mère-fille fusionnelle. Mais ce n'est pas parce qu'on a une relation fusionnelle avec sa fille, qu'elle va se faire embrigader ! Oui il y a beaucoup de familles mono parentales et des mères élevant seules leurs enfants. Mais il y a aussi des couples. D'ailleurs quand c'est le cas, c'est souvent les mamans qui sont présentes en séance de « désempolement » ou pour le suivi. La plupart des jeunes filles qu'on m'a présentées étaient de bonnes élèves, bien

vers 15 ans, si internet avait existé, j'aurais pu être sensible à un discours dont les visées semblent humanitaires et qui prétend corriger des injustices fondamentales. C'est tout le problème : il y a de la manipulation, mais elle est pernicieuse. Les vidéos de propagandes sont très bien faites et elles contiennent des éléments de vérité. Et ne vit-on pas abreuvés par les scandales politiques, financiers perpétuels. A quels adultes les jeunes peuvent-ils faire confiance aujourd'hui ? Ce n'est pas si difficile pour les rabatteurs de bâtir un discours séducteur basé sur le vrai et le faux. Je connais peu de groupes aussi actifs sur les réseaux sociaux, avec des moyens financiers et techniques de communication de cette ampleur.

Vous avez de l'empathie pour vos personnages...

Peut-être parce qu'avant d'être des personnages ils représentent des confessions privilégiées dont j'ai été le témoin. Parce qu'avoir de l'empathie est la condition nécessaire pour ne pas refuser de les comprendre. Ni même de chercher à les comprendre. Si je n'ai pas d'empathie comment le spectateur pourrait-il en avoir ?

Pourquoi avez-vous choisi de raconter le parcours de deux filles ?

Tout simplement parce qu'elles sont plus proches de moi, je peux plus facilement m'identifier à leurs motifs qu'à ceux des garçons qui sont souvent extrêmement différents. Et puis Dounia Bouzar suit beaucoup plus de filles que de garçons. J'avais vraiment envie de savoir comment

et pourquoi une jeune fille aujourd'hui qui vient d'un milieu lambda peut avoir envie de partir en Syrie. Je suis une maman, mère de deux enfants, une fille de 22 ans, et un fils de 13 ans. Je pourrais aussi être l'une de ces mères qu'on voit dans le film...

Aujourd'hui les cibles privilégiées des rabatteurs de Daech sont les filles. Pour qu'elles fassent des enfants et qu'elles peuplent l'État islamique.

Dans votre film, les ados sont constamment connectés...

Comme dans la vie ! Les adultes ont déjà du mal à se séparer de leur téléphone. Mais pour les ados, c'est



intégrées, qui avaient parfois traversé un moment de fragilité (un deuil, un échec, un rêve brisé). Elles n'étaient pas portées par un groupe solide. Mais quelle adolescente l'est toujours et ne se sent jamais trahie ? La conversion à l'islam ne vient en général qu'en bout de course. Moi-même, je pense que

pire, car les réseaux sociaux influent fortement sur leurs émotions : ne pas être suivi, ne pas avoir de « like » a une influence sur leur humeur. Mère d'un adolescent, je suis parfois bien obligée de dire à mon fils qu'il devrait de temps en temps regarder le monde autrement qu'à travers le filtre

de son portable. Car comment le changer, sinon ? Avec Dounia, j'ai rencontré une jeune fille convertie et radicalisée au fin fond de la Bretagne, dans un village où il n'y a aucun musulman. Sa conversion, sa radicalisation, son désir de partir en Syrie (elle a essayé quatre fois), tout s'est fait via internet et son précieux téléphone. Les parents confrontés à ce problème ou qui s'y intéressent posent toujours et inlassablement la même question : pourquoi ces vidéos, qui infectent la toile, ne sont-elles pas retirées dès qu'elles sont repérées ?

Comment avez-vous rencontré vos deux formidables jeunes actrices, Noémie Merlant et Naomi Amarger ?

Toutes les deux jouaient dans LES HÉRITIERS. Naomi interprétait la bonne élève de la classe. Il se trouve qu'elle a une ressemblance physique avec l'une des jeunes filles embrigadées que j'ai rencontrée lors de mon immersion au CPDSI. Naomi incarne une certaine pureté. Elle est comme une page blanche.

Quant à Noémie Merlant, elle a déjà une belle carrière d'actrice, et je pense qu'elle peut tout jouer et transmettre rien que par l'intensité de son silence. Elle est incroyablement forte.

Sandrine Bonnaire et Clotilde Courau jouent leur mère respectueuse. Une évidence ?

J'avais eu un rendez-vous raté avec Sandrine sur LES HÉRITIERS. J'étais ravie de la retrouver. C'est une comédienne qui ressemble à la femme, à la mère que nous sommes. J'aime sa sincérité et son engagement. C'est l'agent de Clotilde Courau qui m'a proposé de la rencontrer lorsque je cherchais la mère de Mélanie. Elle m'a parlé immédiatement de manière très habitée du rôle. Elle évoquait l'immense responsabilité qu'elle éprouvait à jouer ce personnage à l'égard des mères qui vivent cette situation dramatique. Elle a porté ces mères pendant le tournage. Et c'était très lourd et douloureux pour elle. Elle se laissait complètement guider. « *Je suis dans tes mains, je te fais confiance.* » me disait-elle. Sa confiance était magnifique.

Il y a cette image terrifiante, au moment où l'on pense que Sonia réchappe de l'embrigadement : sa petite sœur enfille son jilbab et se regarde avec dans la glace. Comment interpréter cette scène ?

Souvent dans les fratries où l'un des enfants vit une situation dramatique intense - maladie, addiction, drogue - il fait l'objet de toutes les attentions. L'équilibre de la famille peut être rompu, car tout est focalisé sur lui. Et il peut y avoir un risque de mimétisme avec des frères ou sœurs plus jeunes. Soit comme un appel au secours. Ou pour faire comme. Pour Sonia, c'est un véritable coup de poing. Pour sa sœur ça n'est probablement qu'un jeu de mimétisme mais ce que renvoie ce miroir à Sonia, c'est toute la violence qu'elle a accepté, qu'elle a vécu mais qu'elle ne supporterait pas que sa sœur vive. Elle ne voyait pas le danger quand il s'agissait d'elle. Et là, il lui éclate au visage.

Comment avez-vous fait pour que le groupe des parents en séance de « désembrigadement » sonne si juste ?

La difficulté était de recréer quelque chose de vrai et de sincère avec des comédiens.

J'ai beaucoup parlé avec eux avant. Je leur ai posé des questions sur leur personnalité leurs enfants quand ils en avaient. Je voulais savoir à quel type de parent je pourrais les relier. Seraient-ils plus à l'aise avec la colère, le déni, la pudeur, les larmes ? J'avais besoin d'avoir ces éléments, car je voulais qu'ils puissent improviser et réagir assez librement par rapport aux propos de Dounia qui elle aussi devait prendre des libertés avec son texte. Nous avons construit ensemble des « profils » pour chacun d'eux. J'en ai mariés certains. Je leur ai dit s'ils avaient un garçon ou une fille, son âge, son profil. Mais je leur ai laissé choisir le prénom de leurs enfants.

Pensez-vous que vos personnages peuvent réellement et durablement sortir de leur embrigadement ?

Sonia regarde le ciel puis elle nous regarde, dans le dernier plan. Face caméra. Elle nous interpelle. Son regard nous dit qu'elle ne s'en sortira pas sans nous. Le ciel attendra. Combien de temps ? On ne sait pas. Il attendra si on accepte aussi de l'aider à se reconstruire après le « désembrigadement ». Car tout reste à faire, à reconstruire. Et elle ne peut pas le faire sans nous. Encore moins si nous ne sommes que dans le jugement de cette partie de sa vie. Toutes les filles que j'ai rencontrées gardent longtemps la nostalgie du groupe qu'elles formaient. Elles gardent la nostalgie de l'appartenance au groupe avec leurs sœurs, de ce cocon où elles se sentaient bien, à l'image de cette barbe à papa. C'est une image qu'avait évoqué une jeune fille au CPDSI.

Je n'ai pas rompu les liens que j'ai tissés avec ces jeunes filles. Je me souviens des regards de certains passants sur elles dans la rue, quand elles étaient en jilbab. Ces regards ne faisaient parfois que renforcer leur certitude qu'il n'y avait peut-être pas de salut hors du groupe. Quand on a eu ce rêve et que ce rêve est anéanti, qu'est-ce qu'il reste ? Je me pose la question de comment se reconstruire quand on s'est trompé à ce point, qu'on en revient, et qu'on porte le poids du regard des autres ? On doit aussi se poser la question de ceux qui quittent Daech. La prison ne peut pas être la seule réponse. Il ne faut jamais perdre l'espoir qu'ils se réintègrent dans la société.

Comment avez-vous perçu le film à la lecture du scénario ?

Sandrine Bonnaire : Quand j'ai lu le scénario, je l'ai tout de suite beaucoup aimé, et pourtant j'ai eu peur. Le sujet est casse-gueule. On n'a pas le droit à un film moyen. Il faut être très à la hauteur pour traiter de l'embrigadement à Daech. Après beaucoup d'hésitations, j'ai accepté de me lancer dans le projet de Marie-Castille. Car d'emblée, à la lecture, on pouvait voir que le film mettrait l'accent sur un élément fondamental à mes yeux : il contribue à la dissipation de tous les amalgames actuelles entre la religion musulmane et le fanatisme islamique. Enfant, j'ai été élevée en grande partie par une famille algérienne, musulmane, qui habitait en face de chez nous. J'étais chez eux, ils étaient chez nous, on dormait les uns chez les autres, et dans cette famille très pratiquante, qui priait cinq fois par jour, on faisait de très grandes fêtes. Ils étaient croyants, respectueux et ouverts envers les autres. Je suis restée en lien avec eux, et ceux sont eux qui m'ont appris tout ce que je sais de l'Islam. Il était très clair à la lecture que le film montrerait aussi cela : que la religion musulmane n'a rien à voir avec Daech.



Et vous avez finalement accepté...

Sandrine Bonnaire : Oui. Mon goût pour les projets un peu délicats et forts l'a emporté. Et aujourd'hui, je suis très fière. Je suis sortie bouleversée par ce film, lorsque je l'ai vu en projection. Au-delà de l'endoctrinement, il parle formidablement de la jeunesse et du besoin d'idéaux. Ce sont des gamines qui tombent amoureuses, et ressentent le besoin de ne pas être sur terre uniquement pour participer à la société de consommation.

Clotilde Courau : À la suite du drame du 13 novembre au Bataclan, je n'étais pas certaine de pouvoir incarner ce personnage, Sylvie, dont la fille Mélanie est partie rejoindre Daech. Le tournage a commencé le 16 novembre et c'était à mes yeux une très grande responsabilité à l'égard des victimes et de leurs familles. Deux éléments m'ont convaincu : la vision des HÉRITIERS, le précédent long métrage de Marie-Castille et bien évidemment la rencontre avec elle.

Présentez-nous vos personnages.

Clotilde Courau : Sylvie est une femme divorcée issue de la classe moyenne, propriétaire de son salon de coiffure à Créteil. Elle se trouve du jour au lendemain face à une situation inimaginable : l'embrigadement de sa fille par Daech. Elle n'a rien vu venir, rien perçu. Elle est dans un désarroi total, en proie à une culpabilité épouvantable. Elle cherche à comprendre les raisons du départ de sa fille afin de pouvoir la sauver et la retrouver.

Sandrine Bonnaire : Mon personnage a plus de chance, si on peut dire, car Sonya n'est pas parvenue à quitter la France. Elle aussi n'a rien vu venir et se sent affreusement coupable. Ce doit être terrible pour les parents, cette impossibilité de protéger son enfant contre lui-même, cette absence de lucidité. On voit dans le film, que la famille habite une maison agréable, vaste, avec une grande bibliothèque. Dans le scénario, il était dit que Catherine est prof de français dans un lycée et qu'elle s'est mise en disponibilité pour s'occuper de sa fille, dès lors qu'elle a appris la catastrophe. Donc on ne la voit pas travailler. Elle est présente, dans un dévouement total pour son

enfant qui est sous contrôle parental et policière puisqu'elle doit pointer au commissariat, c'est ce la mère a obtenu plutôt qu'un centre fermé. Et tout le film montre le lent retour à la raison. J'aime beaucoup la scène où Sonya dit qu'Allah est plus fort que tout. On voit qu'elle a un amour plus grand pour une croyance que pour ceux avec qui elle vit. Elle ne croit plus à l'humain, aux échanges. Plus rien n'existe que sa croyance.

Vous êtes-vous beaucoup documenté avant le tournage ?

Sandrine Bonnaire : Pas tant que ça... J'ai lu deux livres dont l'un écrit par Dounia Bouzar. Ce qui est incroyable,

c'est que cette catastrophe arrive dans des familles très diverses. On peut avoir très bien éduqué son enfant, être ouvert d'esprit, être proche de lui, et être dans ce drame. Et toujours, même s'ils n'y sont pour rien, la culpabilité ravage les parents.

Clotilde Courau : Et les institutions culpabilisent encore plus les familles. Pour jouer Sylvie, j'ai commencé à creuser, et plus je creusais, plus je lisais, plus j'allais à la source, plus je me documentais, plus je cherchais à comprendre, plus j'avais le sentiment que cela m'échappait. J'étais face à quelque chose de complètement fou, un phénomène qui s'étend sur la planète et nous concerne tous. J'ai lu des témoignages de parents, les livres de Dounia Bouzar mais aussi *Gouverner au nom d'Allah* de Boualem Sansal et *Les Tisserands* d'Abdenour Bidar.

Avez-vous été à des séances de désembrigadement ?

Clotilde Courau : J'ai demandé à y aller mais Marie-Castille ne le souhaitait pas.

Sandrine Bonnaire : Sans doute, parce que ton personnage est au-delà de cette situation. Elle n'a plus sa fille. J'ai refusé par manque de disponibilité et aussi parce que je crois qu'on peut jouer toutes les situations. Il n'y a pas besoin de les vivre.

Dans le film, que devient votre personnage une fois sa fille embrigadée ?

Clotilde Courau : Ma fille Mélanie a littéralement disparu. Mon personnage est dans le néant.

Sandrine Bonnaire : Tandis que la mienne s'évanouit lors des contrôles à l'aéroport, et c'est ainsi qu'elle est récupérée. Elle a une haine féroce contre elle-même, d'avoir raté. Elle veut aller jusqu'au bout. Elle se sent coupable vis à vis de ses sœurs.

Comment avez-vous vécu le tournage ?

Clotilde Courau : Douloreusement. J'ai eu la sensation d'être habitée par la mort tout au long du tournage. Il était nécessaire d'être juste et authentique et je n'étais pas certaine d'avoir les épaules pour faire exister cette femme alors que tant de gens venaient de perdre leurs enfants, leurs amoureux, leurs proches.

Comment avez-vous fait ?

Clotilde Courau : J'avais une confiance totale en Marie-Castille.

Sandrine Bonnaire : Pour moi, les difficultés n'ont pas été celles de l'incarnation. Je me sentais très fatiguée car je sortais d'un tournage, mais je savais que je pouvais jouer cette mère. Je n'étais pas dans un désir de travailler. Le 13 novembre m'a vraiment donné envie de faire le film. J'étais bouleversée –comment ne pas l'être– mais aussi très en colère. En colère contre ce qu'on a laissé faire : tous ces nids de désespoir. J'ai vu l'impact sur ma fille, qui était seule à la maison ce soir-là et sur tous les jeunes.

Car la tuerie au Bataclan et dans les cafés ciblait une jeunesse. Il y avait un écho entre la fragilité de ma fille, et celle de Noémie Merlant qui interprète ma fille dans le film. Je me souviens d'une scène où je devais lui mettre une claque et elle était à fleur de peau. Plein de choses entraient en elle et la chahutaient par rapport à son personnage.

Ma difficulté était de l'accompagner au maximum. Ce que fait aussi mon personnage : Mère et fille sont l'une contre l'autre dans tous les sens du terme. Je suis tombée en amour pour cette jeune actrice, qui j'espère va jouer dans mon prochain long en tant que réalisatrice.

Comment vous comprenez ce qui arrive à vos enfants du film ?

Sandrine Bonnaire : Il me semble que c'est semblable à une addiction. On l'entend, quand Sonya est complètement paniquée et dit : « *Maman, je me suis reconnectée ! J'ai l'impression d'être folle.* » Le personnage de ma fille est entre deux eaux. Elle a un sentiment de trahison terrible à l'égard celle qu'elle nomme ses « sœurs » et en même temps une prise de conscience de ce qui lui arrive.

Clotilde Courau : Dans leurs témoignages, les jeunes filles parlent souvent d'un sentiment d'être salies par la société actuelle. Elles ont un désir de pureté et d'absolu que les intégristes proposent. Bien sûr, c'est un leurre.

Comment comprenez-vous l'image de la petite sœur qui essaie le djilab de Sonya ?

Sandrine Bonnaire : Selon moi, c'est un geste innocent. Elle se déguise et se regarde dans ce costume qui compte tant pour sa grande sœur. Et en même temps, l'enfant est forcément une éponge. Elle est témoin de tout ce qui détruit les relations familiales. Et peut-être que la robe symbolise cette destruction. Elle est un cocon et un mystère qui l'attire.



Qu'est-ce que le film a changé pour vous ?

Sandrine Bonnaire : J'ai appris tout le processus, comment les recruteurs lançaient leur filet via internet, cet outil catastrophique et génial !

Clotilde Courau : Le cinéma peut aussi être un engagement. À travers une histoire, un personnage, on peut combattre, informer ou du moins permettre une réflexion commune pour construire un avenir en paix pour les générations futures. Un film peut aussi toucher au cœur afin de ne pas laisser l'indifférence nous atteindre.

Sandrine Bonnaire : En voyant le film, je me suis dit qu'on était utile et que l'art permet ouvrir les yeux. Il permet de ne pas être dans le discours. Parfois, un film réussi modifie plus les mentalités que les politiques. J'ai pensé qu'il ne fallait surtout pas diminuer le budget alloué à la culture ! C'est la meilleure des protections.

À la fin du tournage des HÉRITIERS, saviez-vous que Marie-Castille s'apprêtait à retravailler si vite avec vous ?

Naomi Amarger : Pas du tout. D'abord parce que j'ai du mal à me considérer comme vraiment actrice. Je viens de Touraine, je fais du théâtre depuis toute petite pour combattre ma timidité. Quand j'ai su que Marie-Castille souhaitait me rencontrer après LES HÉRITIERS, je n'imaginai pas du tout que c'était pour me proposer un rôle. Je savais qu'elle avait écrit un scénario, mais il n'était pas question du CIEL ATTENDRA. J'avais tout imaginé sauf ça !

Noémie Merlant : Il faut dire que Marie-Castille est assez mystérieuse. Elle m'a envoyé un message un jour en me disant : « *Est-ce que tu serais disponible pour qu'on se voit ? J'aimerais te parler.* » Nous étions restées proches après le tournage du film LES HÉRITIERS, mais je n'étais pas au courant de ce film, qui s'est fait je crois dans une certaine urgence. J'ai été ravie, car les films de Marie-Castille sont nécessaires et travailler avec elle m'enrichit énormément.

Le tournage a commencé le 16 novembre...

Noémie Merlant : Oui, trois jours après les attentats. C'était terrible. On était en état de choc, comme tout le monde. On se retrouvait toutes les deux à incarner un personnage qui défend Daech. Il fallait trouver la bonne distance vis-à-vis des jeunes filles. Cette extrême tension nous a rendues encore plus proches, Naomi et moi, même si on n'a pas de scène ensemble. On parlait, se rassurait, se motivait. Ce qui est certain, c'est qu'il fallait faire ce film, coûte que coûte. Si un seul ado évite de tomber entre les mains de Daech parce qu'il a, par ce film, été sensibilisé et mis au courant de leur « technique d'embrigadement » et qu'il y échappe, alors on a gagné.

Naomi Amarger : Les parents et les amis aussi sont susceptibles d'aller voir le film. Et effectivement, si l'un d'entre eux ouvre les yeux, s'aperçoit que son enfant ou ami est dans une situation similaire à celle de Mélanie, et arrive à identifier le processus d'embrigadement, on a gagné !

Noémie Merlant : Quand les familles des jeunes embrigadés ont vu le film lors une projection privée, ils étaient émus aux larmes d'être entendus et de voir leur calvaire raconté. Quand ils nous ont dit qu'ils avaient l'impression de se voir, de retrouver leur quotidien, que ce soit les parents ou leurs filles, alors on s'est dit qu'on avait fait le travail. Après les

attentats, on savait pourquoi on tournait le film. Les crises de panique n'étaient jamais loin, mais au lieu de plonger dans la peur, ce tournage nous a motivées à nous « battre », il faisait sens pour nous. J'ai été aussi beaucoup rassurée par Sandrine Bonnaire, ma mère au cinéma, et évidemment par Marie Castille qui est très proche de son équipe.

Pourriez-vous présenter vos personnages ?

Naomi Amarger : Mélanie est lycéenne en première S, elle est bonne élève, elle joue du violoncelle, elle est volontaire dans une association humanitaire, ses parents sont séparés. Elle n'a aucun problème familial particulier. Sa mère, jouée par Clotilde Courau, est coiffeuse. Elles s'entendent bien jusqu'au jour où Mélanie se ferme sans que sa mère n'en comprenne les raisons. C'est sans doute l'adolescence. La grand-mère de Mélanie meurt. Et c'est à ce moment-là qu'un recruteur entre en contact avec elle. Il profite de sa vulnérabilité. Sur Facebook, après le décès de sa grand-mère, Mélanie reçoit beaucoup de messages de soutien. Et entre autre, celui d'un garçon, qu'elle ne connaît pas mais qu'elle a accepté depuis quelques temps comme ami, et qui sait trouver les mots qui la touchent.

Noémie Merlant : Je suis Sonia et le film commence avec elle, chez ses parents. La police débarque en pleine nuit.



C'est lors de cette arrestation que les parents apprennent que leur fille s'apprête à commettre un attentat. Durant le film, on verra le long processus qui permet à Sonia de prendre ses distances avec l'emprise de Daech. J'avais évidemment une question, qui ne m'a jamais quittée. Est-ce qu'on peut vraiment s'éloigner de Daech, quand on a été si loin dans l'endoctrinement qu'on est prêt à tuer des gens ? Comment la déradicalisation peut-elle s'inscrire dans la durée ? Il me semble que lorsque le film se termine,

ENTRETIEN AVEC NAOMI AMARGER ET NOÉMIE MERLANT

Naomi Amarger et Noémie Merlant jouaient toutes les deux déjà dans *LES HÉRITIERS*, le précédent film de Marie-Castille Mention-Schaar.

le
ciel
attendra

UN FILM DE
MARIE-CASTILLE
MENTION-SCHAAR

il est encore trop tôt pour qu'on sache où en est Sonia. Il y a bien sûr une note d'espoir, mais ce n'est pas gagné ! Le film s'appelle *LE CIEL ATTENDRA*, mais on ne sait pas combien de temps il attendra.

Naomi Amarger : J'ai lu une interview de Dounia Bouzar qui disait que le processus de désembrigadement peut s'étendre sur une dizaine d'année... Que sortir de la

dans notre société, et faute de trouver un engagement politique, faute d'utopie, faute de croyance en l'avenir, c'est Daech qui a répondu à ses questionnements existentiels, en lui promettant un engagement humanitaire. Un projet et une utopie qui se sont effondrés quand elle est arrivée là-bas et qu'elle n'a même pas vu avoir un Coran pour prier et où la mort, la jalousie, le matérialisme étaient partout.

Naomi Amarger :

Il reste pour moi très difficile de comprendre ce qui leur est arrivé. Et pourtant je pense que si on ne peut pas saisir le fil du comportement de ces jeunes filles, il est difficile de les incarner. J'avais conscience de la responsabilité dont Marie-Castille me chargeait en me donnant le rôle de Mélanie. Je crois que suivre ce personnage de jeune fille au cinéma, montrer qu'elle n'est pas un monstre, qu'elle est comme tout le monde, peut freiner le processus d'adhésion à Daech et ouvrir une brèche pour la réintégration.

Noémie Merlant : C'est



radicalisation prenait souvent plus de temps que soigner un très long cancer. Quant à la fin du film, Mélanie, mon personnage, s'envole vers la Turquie, j'ai plutôt tendance à croire qu'elle atteindra son but qui est de rejoindre son pseudo prince charmant en Syrie. Et qu'elle ne parviendra pas à retourner en France.

Noémie Merlant : Durant toute la préparation et le tournage, on a été aidée par une jeune femme de 22 ans, partie en Syrie rejoindre l'Etat Islamique. J'ai beaucoup parlé avec elle, on a créé de vrais liens. J'avais besoin de m'approcher le plus possible d'elle pour montrer une vérité. Besoin de l'écouter pour comprendre comment on peut en arriver là. Elle nous a livré son histoire pour nous aider, et aider d'autres personnes à s'en sortir.

Qu'avez-vous compris de son adhésion à Daech ?

Noémie Merlant : Si elle et moi on a un point commun, c'est peut-être qu'on a un même questionnement : celui du sens de la vie... Ce que j'ai compris en l'écouter, c'est qu'elle est opprimée par le consumérisme et tout ce que la société occidentale nous propose comme idéal : faire carrière, acheter une jolie maison, gagner de plus en plus d'argent, mettre ses enfants dans une bonne école, porter les bonnes marques. Pourquoi on est sur terre ? Elle percevait quelque chose de profondément malade et désespérant

lorsqu'on croit que les adolescents qui se laissent séduire par la propagande de l'EI sont complètement différents de soi, qu'on risque le plus d'y tomber par mégarde. Avant le film, on a eu une longue préparation, où on a beaucoup lu, vu des documentaires, et j'ai regardé tous les films de propagande. Ils sont souvent très bien faits. Il y a un mélange des paroles de l'abbé Pierre, avec de la musique grand spectacle, et une dénonciation de toutes les inégalités. C'est facile de faire croire au paradis, il y a tant de choses inexplicables ! Facile de faire croire que ce qui est après la mort est plus important que la vie et que nous sommes dans le complot et des moutons suiveurs. Là où les communicants de Daech sont très forts, c'est qu'ils utilisent la vulnérabilité et les failles de chacun. En aucun cas, dans les arguments publicitaires pour séduire les jeunes filles, il s'agit de tuer et commettre des attentats. Aujourd'hui il me semble quand même difficile de ne pas le savoir.

Naomi Amarger : Aujourd'hui, oui. Mais au début quand Marie-Castille m'a dit que ce basculement pouvait arriver à tout le monde, je n'y croyais pas. J'étais pleine de stéréotypes, je pensais qu'il fallait fatalement avoir des problèmes dans sa famille, voir pas de famille du tout, vivre en banlieue, ne pas être scolarisé... Et forcément être musulmane.

ENTRETIEN AVEC NAOMI AMARGER ET NOÉMIE MERLANT

Naomi Amarger et Noémie Merlant jouaient toutes les deux déjà dans *LES HÉRITIERS*, le précédent film de Marie-Castille Mention-Schaar.

le
ciel
attendra

UN FILM DE
MARIE-CASTILLE
MENTION-SCHAAR

Votre personnage tombe amoureuse de quelqu'un qu'elle n'a rencontré que par internet. Ça vous semble possible ?

Noémie Merlant : À 17 ans, ça m'est arrivé de tomber très amoureuse d'un garçon que j'avais rencontré sur internet ! Il était très beau, il écrivait bien... Il ne m'a pas déçu lorsqu'on s'est rencontrés pour de vrai, et notre histoire a quand même duré un an !

Naomi Amarger : Dans le film, à partir du moment où Mélanie se montre intéressée par l'émissaire et ce qu'il représente, elle reçoit cent messages par jours, elle fait partie d'un tout, elle se sent surpuissante. Appartenir à un groupe sur Internet provoque de l'adrénaline. Mais contrairement à Noémie, je n'ai jamais regardé d'images de propagande car je préférais les découvrir avec les yeux de mon personnage, afin de ne rien perdre sa naïveté et son innocence. Et en même temps, je ne peux pas prétendre comme Mélanie, que je suis tombée dessus par hasard, puisque c'est pour les besoins du film que je les ai regardées. J'étais donc consciente de ce qu'elles représentaient.

Le personnage de Mélanie passe très facilement les contrôles, à l'aéroport à la fin du film... Pensez-vous que ce soit si facile ?

Naomi Amarger : Pendant le tournage il m'est arrivé une aventure qui me laisse perplexe. On tournait les scènes de fin de film à l'aéroport d'Orly, lorsque Mélanie part en Syrie. Et on m'avait fourni un billet pour Istanbul à son nom, que je devais présenter au policier avec mon passeport. Dans la file d'attente face aux guichets, j'étais à côté d'un groupe de passagers qui passaient réellement les contrôles pour Istanbul, et que je prenais pour des figurants. La scène commence, je passe le contrôle, et comme je n'entends pas le « *coupez* » habituel, je continue en me disant que la caméra me suit peut-être encore. Je me mêle donc à d'autres passagers réels, qui ne savent pas que je suis actrice, alors que moi je les prends pour des figurants. On me demande mon passeport et mon billet, il y a une difficulté au moment du bip, mais une dame de l'aéroport, que je prends aussi pour une figurante, me laisse passer. Elle m'indique les portiques et les tapis roulants pour déposer mes bagages. Je suis un peu surprise, mais je me dis que le décor est super bien fait. Bref, je m'engage plus loin, tout en m'étonnant un peu de ne jamais entendre « *coupez* », jusqu'au moment où un assistant vient me chercher en me demandant ce que je fabrique ! Je ne pense pas que j'aurais réellement pu embarquer pour la Syrie puisque je

n'avais pas de vrai billet, je me serai sûrement faite arrêter à un autre contrôle, mais j'avais passé celui-là et je suis arrivée aux tapis roulants pour les bagages sans problème. Un concours de circonstances assez étonnant.

Il y a eu d'autres moments où la vraie vie s'est invitée dans le film ?

Naomi Amarger : Pour les besoins d'une photo, j'ai marché quelques mètres dans une rue de Paris, couverte d'un nikab, cette robe interdite dans l'espace public, qui va jusqu'aux pieds et qui cache également le visage pour ne laisser apparaître que les yeux. Je n'avais pas fait deux pas, qu'un passant s'est approché et m'a traitée de « sale



chienne ». Ça m'a bouleversée.

Noémie Merlant : Ce qu'on demande à ces femmes, c'est de se fondre dans la masse. Durant le film, j'ai appris que le voile intégral est une invention récente qui n'est pas dans le Coran. L'objectif est de soumettre la femme en la rendant invisible, en la bâchant complètement. En portant le Jilbab j'ai compris une part du cheminement que font ces filles, la sensation d'appartenir à un groupe parce qu'habillée de la même façon, de se ressembler, de se reconnaître et au final d'être rassurée. Mais j'ai trouvé qu'il devenait très vite absolument étouffant et effaçait ma personnalité.

Croyez-vous que vos personnages, dont le film raconte les destinées parallèlement, finissent par se rencontrer ?

Naomi Amarger : Leurs histoires sont parallèles, donc elles ne se rencontrent jamais. Mais elles font partie de la même bande d'embrigadées, et si leur embrigadement s'était fait en même temps, elles auraient très bien pu se rencontrer comme « sœurs » sur internet. À la fin du film, on apprend que Sonia culpabilise d'avoir aidé deux jeunes femmes à partir. Mélanie aurait pu être l'une d'elles.

Qu'est-ce que le tournage vous a appris ?

Noémie Merlant : Le plus fondamental est la distinction qu'il nous a permis de faire entre l'Islam et Daech. Je ne dis pas qu'on ne la faisait pas avant. Mais, avec le film, l'amalgame n'est plus possible. Pour les besoins du tournage, c'était très agréable de se plonger dans une religion, d'apprendre à connaître l'Islam, d'écouter Dounia nous parler de la religion musulmane. J'avais des prières très belles à dire en arabe. Il y a le son, le rythme, le sens des textes, magnifiques.

Naomi Amarger : De manière générale j'ai du mal à comprendre la religion et surtout la croyance en un Dieu. Ça tombait donc plutôt bien que mon personnage se convertisse plus par amour que par foi.

Pourriez-vous me parler de vos mères dans le film, Clotilde Courau et Sandrine Bonnaire ?

Naomi Amarger : Clotilde et moi nous n'avons pas tellement eu de scènes ensemble, à part les scènes de dispute, pour lesquelles j'avais beaucoup de mal. C'était la première fois dans le film où je devais apporter quelque chose en plus à Mélanie, quelque chose qui n'était pas naturel pour moi, cette forme de haine, de mépris, de dégoût envers sa mère. Clotilde a été très patiente. Je l'admire beaucoup, je trouve son jeu formidable dans le film, elle rend le personnage de Sylvie tellement crédible, elle est bouleversante.

Noémie Merlant : J'adore Sandrine et j'étais très heureuse qu'elle soit ma mère. On avait déjà travaillé ensemble, et j'étais aux anges quand j'ai appris qu'on se retrouverait. J'admire tellement cette actrice et cette femme. De plus, on a beaucoup de scènes ensemble, car la juge donne le choix aux parents entre la rétention en centre fermé et cloîtrer leur fille chez eux. La mère choisit la seconde solution.

Du coup, il y a à la fois des scènes de violence et d'effroi, mais aussi une grande complicité et beaucoup d'amour entre cette mère qui essaie de recréer un lien, et sa fille.

Avez-vous assisté à des séances de désembrigadement menées par Dounia Bouzar ?

Noémie Merlant : Moi oui. J'avais participé à une réunion avec tous les parents. A un moment donné, une fille et sa mère se sont prises dans les bras. La fille a dit : « *Bien sûr que c'est atroce de commettre un attentat, je ne m'en rendais plus compte, je n'étais plus moi, la seule importance*

était de sauver soixante-dix personnes de ma famille de cette manière, en étant martyr. » Réplique qui se trouve dans le film.

À votre avis, pourquoi sa petite sœur essaie-t-elle son jilbab devant la glace ?

Noémie Merlant : Peut-être essaie-t-elle de comprendre Sonia ainsi ? Ou de recréer un lien ? Je crois que c'est cette image qui fait revenir mon personnage dans la société. Elle craque. Elle a tellement honte d'avouer qu'elle s'est trompée et que jusqu'alors elle se fourvoyait. Jusqu'à ce qu'elle craigne d'entraîner sa petite sœur.

Naomi Amarger : C'est très beau de voir le retour à la vie progressif du personnage de Sonia dans le film. Mais le chemin de la réintégration est semé d'embûches...

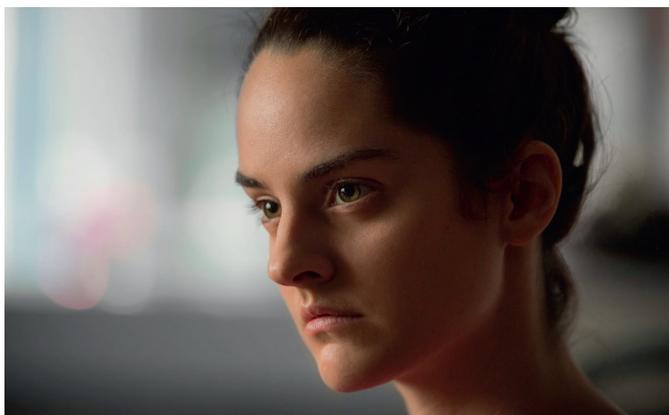
Noémie Merlant : Oui, car le processus pour ramener ces filles à la raison est d'une extrême complexité et demande un travail très long. Je trouve que le film dessine bien ce cheminement.



LISTE ARTISTIQUE

le
ciel
attendra

UN FILM DE
MARIE-CASTILLE
MENTION-SCHAAR



Noémie MERLANT
dans le rôle de SONIA BOUZARIA



Naomi AMARGER
dans le rôle de MELANIE THENOT



Sandrine BONNAIRE
dans le rôle de CATHERINE



Clotilde COURAU
dans le rôle de SYLVIE



Zinedine SOUALEM
dans le rôle de SAMIR



Dounia BOUZAR

Avec la participation amicale de **Ariane Ascaride** Et **Yvan Attal**

LISTE TECHNIQUE



Image _____ **Myriam Vinocour, A.F.C.**
 Montage _____ **Benoît Quinon**
 Assistante mise-en-scène _____ **Zazie Carcedo**
 Casting _____ **Marie France Michel - Christophe Istier**
 Décors _____ **Valérie Faynot**
 Son _____ **Dominique Levert, Nikolas Javelle, Armelle Mahé**
 Supervision musicale _____ **Pascal Mayer Steve Bouyer**
 Producteur executif _____ **Philippe Saal**
 Produit par _____ **Marie-Castille Mention-Schaar**

Une coproduction _____ **WILLOW FILMS - UGC IMAGES - FRANCE 2 CINEMA**
 Avec la participation de _____ **FRANCE TÉLÉVISIONS CANAL + CINE +**
MANON 6 - LA BANQUE POSTALE IMAGE 9
 Avec le soutien de _____ **LA RÉGION ILE-DE-FRANCE, en partenariat avec**
LE CNC - CGET commission Images de la diversité

